CATHERINE DOYLE

LE MIRACULEUX NOËL DE GEORGE BISHOP

bayard jeunesse

Pour Louise,
la Marley de mon Marley

Ouvrage publié originellement en 2020 par Penguin Books Ltd,
sous le titre *The Miracle on Ebenezer Street*
Texte © 2020, Catherine Doyle
Illustrations intérieures © 2020, Pedro Riquelme

Couverture et gardes intérieures © 2022, Antonin Faure

Pour la traduction française © Bayard Éditions, 2022
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-2864-0

Dépôt légal : novembre 2022
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

CATHERINE DOYLE

LE MIRACULEUX NOËL DE GEORGE BISHOP

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Éric Moreau

bayard jeunesse

Un miracle de dernière minute

George Bishop n'était pas particulièrement doué pour le camouflage, mais il savait s'y prendre pour porter une fausse moustache. Il passa le doigt sur sa lèvre supérieure et lissa le postiche avec l'assurance d'un méchant dans un film de James Bond.

– Le secret, c'est de ne pas éternuer.

Sa moustache était un morceau de guirlande de Noël, qui, à la lumière déclinante du soir, expédiait un

reflet dans l'œil de mamie Flo. Celle-ci se tapota l'aile du nez.

– Quand on veut agir en douce, George, c'est très important d'avoir la grande classe.

L'immense fête foraine de Noël installée à Hyde Park se déployait devant eux telle une ville grandiose, ses illuminations féériques adressant mille clins d'œil à George à travers la foule trépidante.

– Miss Marple n'a qu'à bien se tenir, je suis un vrai Hercule Poir-houx, se vanta mamie, qui, surexcitée, accéléra le pas. Je t'avais bien dit qu'on la trouverait !

George eut un sourire amusé.

– Ce n'est pas franchement cach...

Surpris par un grommellement sonore, il s'interrompit au milieu de sa phrase. Son sourire s'effaça lorsqu'un homme d'affaires large d'épaules les bouscula pour passer, son pardessus noir battant au vent.

George se raidit.

– Est-ce que c'est...

Mamie Flo le prit par le bras.

– Nous ne risquons pas de le croiser ici, mon grand. Surtout pas aujourd'hui. Et puis avec ton déguisement, il ne te reconnaîtrait même pas !

Soulagé, George relâcha les épaules. Mamie Flo avait raison : on était le 23 décembre en fin d'après-midi, et son père était au travail. Comme tout le reste de l'année, qu'il pleuve ou qu'il vente, le week-end comme en semaine, les jours fériés et chaque minute ouvrable. *Jamais* Hugo Bishop n'envisagerait de mettre le nez en dehors de son bureau. Surtout quand Noël approchait.

Dans le ciel, les épais nuages laiteux semblaient gonflés de neige. George franchit l'entrée de la foire et respira à pleins poumons l'air où flottait un parfum de cannelle.

Là, au cœur de l'esprit de Noël, il se sentait heureux comme un roi, gavé de sucres d'orge, de barbe à papa, et débordant d'une assurance que seule une moustache en guirlande peut procurer.

– Je vais la garder, annonça-t-il à sa grand-mère, dans la grande roue. Je me sens important, avec.

– C'est vrai que tu ressembles un peu à Clark Gable, commenta mamie Flo en mastiquant un gros morceau de guimauve. C'est une de mes vedettes de cinéma préférées.

Après une courte pause, elle ajouta :

– Ou, sinon, tu me fais penser à un balai-brosse très joyeux.

Elle ajusta l'accessoire de Noël qu'elle avait soigneusement choisi pour elle-même : une barrette imitant une branche de houx, ornée de baies rouges et de feuilles d'un vert jade. Pincée juste au-dessus de son oreille, elle conférait au vert de ses yeux un éclat plus vif. Presque… espiègle.

Quelques heures plus tard, alors que la lune s'élevait dans le ciel violet, et qu'ils avaient les jambes lourdes à force de flâner dans ce monde enchanteur, mamie Flo lui fourra un billet de cinq livres dans la main.

– Va donc t'acheter un chocolat chaud chez Gino, lui suggéra-t-elle en désignant d'un geste des chalets en bois identiques alignés en face du manège ancien. Laisse-moi un chamallow. Moi je vais me prendre un petit gobelet de vin chaud, ou trois.

George s'éloignait déjà en galopant. Dans sa mémoire, le stand *Au cioccolata de Gino* était le dernier de la rangée, mais, lorsqu'il l'atteignit, il découvrit qu'un autre chalet se dressait tout au bout. Celui-ci était dépourvu de décorations, hormis l'enseigne qui pendait de travers au-dessus de la porte.

On pouvait y lire :

Et dessous, en plus petits caractères :

Strictement interdit aux adultes
Entrez sur un coup de rêve

Une clochette tinta lorsqu'il poussa la porte.

À sa grande surprise, George se retrouva alors dans une pièce beaucoup plus vaste qu'il s'y attendait. Les lieux étaient chaleureux. Les aiguilles de pin qui tapissaient le sol emplissaient la boutique d'une odeur de conifères. Des guirlandes électriques suspendues au plafond bas diffusaient une lumière tamisée. Une fille et un garçon contemplaient l'étagère la plus proche de l'entrée. Un peu plus jeunes que George, ils se chamaillaient pour un paquet de bonbons roses.

– Maman est allergique aux pralines, espèce de gros bêta !

– Tu confonds avec le nougat. C'est pas du tout pareil.

Au fond de l'échoppe, derrière un bureau en bois où s'entassaient des piles de livres, un vieil homme lisait un journal. Il portait ses lunettes tout au bout de son nez.

Il lança un coup d'œil à George par-dessus ses verres.

Ce dernier leva une main gantée pour le saluer.

– Euh, bonjour !

Le vieil homme (le dénommé Marley, supposa George) l'observa avec plus d'insistance, en fronçant ses sourcils broussailleux.

– Quel âge ?

– Hmm...

George s'approcha en contournant un attroupement d'enfants, qui bavardaient à côté d'une table qui occupait le milieu de la salle.

– Dix ans.

– Et combien ? insista le vieil homme.

– Dix ans... et quatre mois ?

Marley se tapota le dessus de la lèvre.

– C'est là une forte pilosité pour un garçon de dix ans et quatre mois. Ça s'est peut-être déjà vu...

Il plissa les paupières, puis ajouta :

– Mais c'est aussi rare qu'un renne violet.

– Ça n'existe pas, les rennes violets.

Marley le fixa.

– Pardon ?

George remua nerveusement, puis expliqua :

– C'est une fausse moustache. En fait, c'est un bout de guirlande.

– Je vois.

Marley n'avait pas l'air convaincu.

George fut distrait par la date qui figurait sur le journal.

– 1843 ? s'étonna-t-il en plissant les yeux à son tour pour être sûr qu'il ne s'était pas trompé. Pourquoi vous lisez des trucs de 1843 ?

– Je préfère les classiques, répondit le commerçant, d'un ton qui laissait entendre que c'était évident.

– Ah, d'accord.

Le silence s'étira, l'éclat incandescent du regard de Marley figeant George sur place. Puis le vieil homme bâilla à s'en décrocher la mâchoire et se replongea dans les évènements de 1843.

– Je te crois pour ton âge, déclara-t-il, avec un revers de la main nonchalant. Les crackers sont gratuits. *Un seul* par enfant, par contre. Ça ne pousse pas dans les arbres.

– Compris. Merci.

George s'éloigna vers la table centrale, faufila sa tête entre les épaules de deux enfants, et découvrit un tas de papillotes surprises en équilibre précaire.

Une fillette rousse venait d'en déchirer une, qui contenait une boîte à musique parfaitement accordée. Celle de sa sœur, elle, renfermait un véritable papillon, dont les ailes miroitèrent d'éclats dorés et argentés lorsqu'il s'envola entre elles.

À côté, deux frères se chamaillaient pour savoir lequel avait pioché le meilleur télescope miniature.

– Moi, dans le mien, j'ai une baleine ! s'écria l'aîné, l'œil collé à la lunette de l'instrument. T'as quoi, toi ?

– Des billes, répondit le cadet, déçu.

Il se raidit, puis sa voix monta d'une octave :

– Non, attends ! Ce sont des planètes. Dans le mien, il y a l'univers !

George s'arma de courage. Le cœur tambourinant, il prit un cracker et le déchira.

Pop !

Les quatre autres l'observèrent alors qu'il retournait le tube en carton et le secouait.

Il secoua encore.

Et secoua de plus belle.

Toujours *plus fort*.

– Tu peux arrêter, lui conseilla la fillette rousse, les yeux débordant de compassion. C'est un Scrooge.

George contempla son cracker vide d'un air dépité.

– C'est quoi, un *Scrooge* ?

La fillette désigna le papier brillant, qui ternissait déjà dans la main de George.

– C'est une papillote vide. Ça arrive, parfois, expliqua-t-elle, son attention revenant vite à sa boîte à musique. Pas de chance !

George posa le cracker, le regard attiré par le petit panneau sur la table.

Un seul *cracker par enfant*
ATTENTION : risque de Scrooge
Satisfaction ***non*** *garantie*

– C'est pas très juste, maugréa-t-il.

Mais les autres ne l'écoutaient déjà plus, s'extasiant à nouveau de leurs cadeaux et abandonnant George à sa curiosité débordante.

Il s'éloigna d'un pas tranquille. Une rangée de chevaux à bascule levèrent vers lui leurs yeux de saphir lorsqu'il marqua une pause pour inspecter une étagère intitulée GRELOTS, qui accueillait une multitude de clochettes.

Son regard se pose ensuite sur une planche portant l'inscription FRIPOUILLES, sur laquelle se serraient des lutins en bois affublés d'un chapeau pointu vert vif. Leurs petites jambes pendaient dans le vide, et sur leurs visages ronds se peignaient de grands yeux fixes et un sourire sans dents beaucoup trop large.

– Flippants, ces machins, marmonna George en reprenant sa visite.

Il aurait juré avoir entendu un grommellement, mais lorsqu'il regarda alentour, il ne vit personne à proximité. La plupart des enfants étaient repartis avec leurs nouveaux jouets, et il ne restait plus que les deux frères chamailleurs à l'autre bout de la boutique. George conclut qu'il s'agissait du plancher, qui avait dû grincer sous la couche d'aiguilles.

L'étagère POURQUOI PAS ? rassemblait la collection de bonnets de Noël la plus impressionnante qu'il ait jamais vue. Des créations en laine à pompons géants, des bonnets de père Noël à épaisse barbe intégrée, des modèles rayés qui s'entortillaient jusqu'au plafond. On y trouvait aussi des nez rouges lumineux et des boucles d'oreilles en forme de sucres d'orge rouge et blanc, des souliers de lutin à l'extrémité pourvue d'un

grelot, et un assortiment de pulls de toutes tailles, dont un assez petit pour être porté par une abeille.

– Mais pourquoi...

– Comme l'indique l'écriteau, ta question est plutôt : pourquoi pas ? intervint Marley de son bureau. Les abeilles aiment beaucoup les fêtes. C'est le cas de presque tous les insectes, et même des animaux, d'ailleurs.

George envisagea fugacement de vêtir sa chatte Coco d'un pull de Noël, mais il conclut vite qu'il ne rencontrerait pas un franc succès. Il poursuivit sa visite, passa devant l'étagère des SAIT-ON JAMAIS ? : pots de Marmepoilade (pas plus d'une cuillère), tablettes de Chocoblabla (jamais avant l'école), et pyramides de Boules pétillaradantes (pour un bain à bulles d'artifice), élégamment disposées autour d'une grande boîte en fer-blanc pleine de Pralinopleurs (pour verser une petite larme libératrice).

La vitrine ABSOLUMENT IMPOSSIBLE abritait des cheminées miniatures à peine plus grosses que le poing de George, toutes faites en véritables briques et maculées de suie. Dans le foyer de l'une d'elles, George crut voir pendouiller une minuscule botte noire, mais quand il

y enfonça le doigt, elle disparut. À côté, IMPOSSIBLEMENT ABSOLU débordait d'appétissantes friandises : pères Noël en pain d'épices, arbres en biscuit à la cannelle, et meringues en forme de boule de neige. Leurs étiquettes étincelantes promettaient *Noël à chaque lichette, un régal jusqu'à la dernière miette*.

Lorsqu'il atteignit une vitrine nommée CHANTS DE NOËL, George buta contre les frères garnements, qui admiraient une rangée d'oiseaux en verre, essayant de choisir entre le rouge-gorge et le rossignol. Chaque fois qu'ils en soulevaient un pour l'inspecter, la figurine gazouillait un chant de Noël mélodieux. Sur l'étagère du dessous, la même sélection d'oiseaux criait des quolibets quand on les touchait. Après en avoir pris un pour l'étudier de plus près, George s'empressa de le remettre à sa place et recula vivement, en balbutiant : « Pardon, pardon, pardon », jusqu'à ce que les frères cessent de lui jeter un regard noir.

Il se retrouva enfin devant les MIRACLES DE DERNIÈRE MINUTE.

C'était une étagère de boules à neige. Celles-ci renfermaient des églises, des maisons, des villes et des villages, de véritables petits mondes où tourbillonnaient

de minuscules figurines dans une neige douce comme une plume. Il les examina une par une, et son souffle se coupa lorsqu'il atteignit la dernière.

Il la prit dans ses mains tremblantes et l'approcha de son nez. Presque vide, on n'y voyait qu'une silhouette fort familière.

– C'est impossible, murmura-t-il.

Cette fois, Marley n'intervint pas.

George scruta l'objet. Un bonhomme de neige un peu penché lui rendait son regard, d'un œil fait d'un bouton bleu et d'un autre jaune comme le soleil. Son sourire était composé d'un croissant de perles turquoise – le bracelet de la mère de George. Son nez était une carotte d'un orange vif, et sa grosse tête ronde était surmontée d'un chapeau en feutre vert foncé au bord élimé, qu'il connaissait bien. C'était celui de son père. *Je l'ai acheté quand j'ai commencé à vouloir être élégant, Georgie,* l'entend-il encore lui expliquer. *Parfois, une touche de couleur fait toute la différence.*

Son souffle forma de la buée sur le globe.

Ce n'était pas n'importe quel bonhomme de neige.

C'était le sien !

Tous les trois l'avaient fait ensemble devant l'ancienne maison de mamie, le matin du 24 décembre, amassant, empilant, tassant et sculptant la neige, leurs rires s'envolant gaiement dans l'air, tandis que le froid faisait rougir le nez de son père et engourdissait les doigts de sa mère.

Il a une tête à s'appeler Fred, tu ne trouves pas, mon chéri ?

Notre Fred parfaitement imparfait.

Quelque part derrière George, une clochette carillonna.

On entendit frémir le journal du vieux Marley.

– Quel âge ?

– Euh. Onze ans ?

– Et combien ?

S'ensuivit une réponse hésitante :

– Onze ans... trois quarts ?

George aurait peut-être reconnu la voix tremblante si, en cet instant, il n'avait pas été plongé dans son passé.

– Et la petite ?

– Clémentine a six ans.

Une voix plus jeune retentit soudain, aussi puissante qu'une corne de brume :

– SIX ANS ET UN JOUR, EXACTEMENT.

Clémentine.

Ce prénom ne fit même pas *tilt* dans la tête de George.

– JE SUIS CAPRICORNE. COMME LE PETIT JÉSUS.

On entendit un *hmm* de réflexion de la part de Marley.

– Et tu es certaine qu'en secret tu n'as pas trente-sept ans, Clémentine ? Il y a un garçon là-bas qui a une grosse moustache. On n'est plus sûrs de rien, de nos jours.

Elle eut un petit rire de ravissement.

– MÊME PAS VRAI.

Un bruissement de papier agité par des mains impatientes fut alors suivi par deux *pop !* bien nets, et les murmures de deux enfants captivées par le contenu de leurs papillotes.

À l'autre bout de la boutique, George n'osait plus bouger. Il avait peur de laisser fuir le rire de sa mère, qui s'extirpait à peine d'une couche de poussière aux confins de sa mémoire.

On lui tapota l'épaule.

– George ?

La surprise faillit lui faire lâcher le globe à paillettes.

Il fit volte-face et se trouva nez à nez avec sa cousine. Elle avait grandi depuis leur dernière rencontre, mais ses cheveux étaient toujours aussi bouclés et ses yeux de la même couleur châtaigne. George les reconnaîtrait en toutes circonstances.

– B... Bobbie, bredouilla-t-il. Q... Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je n'en reviens pas que ce soit toi, George, déclara Bobbie en secouant la tête d'un air incrédule. Surtout ici, au marché de Noël. On ne t'a pas vu depuis...

Elle s'interrompit en pleine phrase, les joues rouges d'embarras.

– Depuis l'enterrement, quoi.

George aurait voulu que le sol l'engloutisse, le gobe tout rond et le digère pour faire bonne mesure.

– Ouais... Ça fait un sacré bail.

–COUCOU, GEORGE ! brailla Clémentine, qui surgit à côté de sa sœur en agitant une poignée de papier brillant en signe de salut. J'AI SIX ANS, MAINTENANT. TU SAVAIS ?

George fixa du regard la plus jeune de ses cousines. Elle compensait par son enthousiasme débordant les dents de devant qui lui manquaient. Affublée d'une

sorte d'écharpe en pommes de pin, elle affichait un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

– Joyeux anniversaire en retard, Clem.

– T'AS UNE GROSSE CHENILLE SOUS TON NEZ, GEORGE.

Submergé par la gêne en se remémorant sa moustache, il l'arracha d'un geste vif sans se soucier de la douleur.

Clémentine poussa un cri horrifié.

Une chaise grinça lorsque le vieux Marley se leva.

– Nom d'un Dickens, qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

– Ne t'inquiète pas, Clem, la cajola Bobbie. C'est une fausse.

George désigna d'un geste le papier froissé que Clémentine tenait dans son poing.

– Tu as ouvert ton cracker ? lui demanda-t-il, changeant de sujet comme on retourne une crêpe. Qu'est-ce que tu as eu comme surprise ?

Clémentine prit une inspiration chevrotante et hocha la tête. Elle déplia le papier, qui contenait un minuscule flocon de neige tout blanc.

– Bobbie, elle dit que ça s'appelle un Flocon fabuleux.

Les sourcils froncés, elle l'examina.

– Je crois pas que ça se mange, reprit-elle en mordillant le bord afin de vérifier, avant de grimacer. Ça a un goût d'arbre.

– Moi j'ai eu une graine de cake de Noël, annonça Bobbie en montrant un gâteau rond au glaçage blanc, de la taille d'une pièce de monnaie. Apparemment, il faut juste l'arroser.

George contempla la pâtisserie miniature avec une profonde méfiance.

– Dis, tu te souviens du Noël où tu avais repris trois fois du gâteau ? s'enquit Bobbie. Tu avais dû t'allonger une heure pour digérer, et tu avais raté la partie de Pictionary.

George s'empourpra.

– Ouais, ouais, je me rappelle.

– Tu dessines toujours ? Ta mère et toi, vous faisiez une super équipe. Contre vous, on n'avait aucune chance.

– Plus trop, non, dit George, qui n'avait pas tenu un crayon depuis une éternité. Je n'ai pas beaucoup d'idées, en ce moment.

– DES DRAGONS ! s'exclama Clémentine.

George sourit.

– C'est pas bête, ça, Clem.

Rayonnant de fierté, la petite lui demanda :

– Pourquoi on ne te voit plus jamais, Georgie ? Tu nous manques.

Les mots qu'il aurait voulu répondre restèrent coincés dans sa gorge. *Vous aussi vous me manquez. Même Gribouille. Et parfois la nuit je pense tellement à vous que j'en ai les larmes aux yeux.*

– Oh, ben... Tu sais...

– Et toi, qu'est-ce que t'as eu ? enchaîna Bobbie, d'un ton mal assuré, en montrant du doigt la boule qu'il tenait à la main. Comment ça peut rentrer dans une papillote, ça ?

– Oh, ça ? Non. C'est pas à moi. Je n'ai rien eu dans mon cracker. Je suis tombé sur un Scrooge. Pas de bol. Je faisais juste un petit tour comme ça.

George remit le globe sur l'étagère, puis jeta un coup d'œil à l'horloge à coucou suspendue en hauteur.

– Il vaut mieux que je m'en aille. Mamie Flo doit me chercher partout.

– Tu n'as toujours pas le droit de nous parler, pas vrai ? le questionna Bobbie, dépitée. Je suis même étonnée que tu aies eu l'autorisation de venir ici.

Dire au revoir, ce n'est jamais facile, George, entendit-il résonner la voix de son père. *Mais après un adieu franc, le cœur cicatrise plus vite*.

– Ça m'a fait plaisir de vous voir toutes les deux.

La gorge nouée, George se mordit la lèvre inférieure et sortit en trombe du cabanon, suivi du regard par Marley.

Il faut que tu me fasses confiance, George. Je sais ce qui est le mieux pour toi.

Devant le *Cioccolata de Gino*, mamie Flo pivotait sur elle-même en regardant dans tous les sens. Son visage s'illumina lorsqu'elle vit son petit-fils ; ses cheveux formaient une éclatante auréole argentée dans la pénombre.

– Te voilà ! Je suis désolée d'avoir été retardée, mon chou. J'ai croisé Martha, du bridge, et je te jure que cette harpie portait mon foulard tout neuf que j'ai oublié au club, la semaine dernière.

Elle fit une moue mécontente, sa colère décuplant son accent irlandais.

– Cette femme me volerait mon vernis à même mes ongles si je tournais la tête assez longtemps. Franchement, c'est... Oh, mon Georgie, tu as les yeux tout rouges. Tu as pleuré ?

– C'est juste parce que j'ai arraché ma moustache, mentit-il en éloignant sa grand-mère des *Curiosités de Marley*.

L'épaisse odeur sucrée de la fête foraine commençait à l'écœurer.

– Viens, mamie, on rentre.

– George ! Attends ! retentit la voix de sa cousine.

Mamie Flo jeta un coup d'œil vers le chalet.

– Ah, fit-elle, comprenant soudain ce qui se passait. Tu veux aller t'en occuper, trésor ? Je t'attends.

George se fraya un chemin à travers une marée de bonnets à pompons et de joues rosies par le froid. Lorsque Bobbie le rattrapa, elle lui tendit la boule à neige, qu'elle tenait entre ses mains gantées.

– Le vieux monsieur n'a pas voulu me faire de papier cadeau. Il m'a dit qu'il vendait des « curiosités », pas des « frivolités ». Apparemment, ce n'est pas du tout la même chose.

Elle haussa les épaules en regardant le bout de ses bottes.

– Je n'avais que trois livres et vingt-deux pence, mais il m'a répondu que c'était exactement le prix, alors j'ai pensé que c'était le destin. Désolée pour tout à l'heure. Je sais que ce n'est pas ta faute. Joyeux Noël, cousin.

George eut l'impression d'avoir un poing coincé dans la gorge.

– Merci, réussit-il à balbutier.

– Tu sais, papa et maman répètent tout le temps qu'ils aimeraient bien que tu reviennes passer le réveillon chez nous. Comme avant. Ça te dirait ?

– On va rester à la maison, cette année, rétorqua-t-il en vitesse. Merci, en tout cas.

Bobbie haussa de nouveau les épaules.

– Transmets le message à ton père quand même. Et mamie Flo est la bienvenue, elle aussi. Pas Coco, par contre. Gribouille en a une peur bleue !

George sourit.

– Je m'en souviens, oui.

– C'est vrai ? s'enquit-elle tout bas.

– BOBBIE, DÉPÊCHE-TOI, JE VEUX UNE GAUFRE AU CHOCOLAT ! tonna la voix de Clémentine un peu plus loin, coupant net leur conversation.

Bobbie s'éloigna avant que George ait eu le temps de lui répondre. Il la suivit du regard et aperçut sa tante Alice, qui se tenait à côté du manège ancien avec Clémentine et oncle Eli. Elle l'observait de ses grands yeux brillants, les mêmes que la mère de George, et son sourire – là aussi il reconnaissait celui de sa mère – était gêné.

La dernière fois qu'il avait vu sa tante Alice, elle marchait avec des béquilles, la jambe gauche enfermée dans un plâtre qui lui montait jusqu'à la cuisse, le visage couvert d'égratignures encore à vif. À l'époque, elle n'avait pas réussi à le regarder en face. Elle s'était contentée de secouer la tête en répétant sans cesse « Je suis désolée », tandis que le père de George, aussi raide que livide, écartait systématiquement ses excuses d'un revers de la main : « Ce n'est pas la peine, Alice. Je t'en prie, arrête. »

Ce souvenir secoua George. Il cligna des paupières pour revenir au présent, et se rendit compte qu'oncle Eli tenait quelque chose dans ses bras – un ballot de couvertures.

Non, pas un ballot. *Un bébé.*

Un nouveau cousin ou une nouvelle cousine.

Alice leva la main, mais George se détournait déjà, un tas de mots coincés dans la gorge.

Il vaut mieux que certaines personnes restent dans le passé, George. Sinon, elles ne feront que nous rappeler ce que nous avons perdu.

La poitrine serrée, George s'éloigna de sa famille.

Dans le bus qui les ramenait chez eux, sa grand-mère et lui se débarrassèrent de toutes traces de Noël, jetant à la poubelle leurs derniers bonbons et chassant le sucre en poudre de leurs capuches. Le bus quitta la fête foraine dans un grognement poussif, et en cet instant précis, comme si la magie de leur aventure au pays des merveilles avait fini par s'évaporer, le téléphone de mamie Flo sonna. Ce bruit retentit telle une sirène d'alarme tandis qu'à l'écran s'affichait le nom de Hugo Bishop.

George se ratatina dans son siège. Trois longues années s'étaient écoulées depuis que son père avait annulé Noël pour la première fois. Pas seulement le sapin, mais aussi les grandes chaussettes suspendues au-dessus de la cheminée et les cadeaux. Les jeux en

famille, la dinde aux marrons, les chants et même les publicités à la télé. Il ne voulait plus en entendre parler. Il ne voulait même plus que George y pense.

Noël, c'est fini, et ça ne reviendra jamais.

Il n'y a plus rien à fêter.

George enfonça les mains dans ses poches. Dans deux jours, ce serait de nouveau Noël, et son père était d'une humeur toujours aussi massacrante. George caressa sa boule à neige toute neuve, sentit sous ses doigts la fraîcheur de son miracle de dernière minute.

La magie du vieux Marley commençait à s'animer.

George ne le savait pas encore, mais il allait en avoir besoin jusqu'à la dernière goutte.